

**Marignan, 1515**  
**Traces de la mémoire**  
**d'une bataille de géants**

par François WALTER



# Des archives à la mémoire

Mélanges  
d'histoire politique,  
religieuse et sociale  
offerts à Louis Binz

Édités par  
Barbara Roth-Lochner,  
Marc Neuenschwander  
et François Walter



«Si leur Morgarten ne t'avait point enseigné à ne jamais craindre les plus forts; leur Sempach, à te sacrifier pour que tes enfants vivent; leur Saint-Jacques, à perdre ton corps pour sauver ton âme; si leur Morat ne t'avait point appris à vaincre, leur Marignan, à n'être jamais vaincu, mon peuple, aurais-tu le courage d'avancer dans la nuit, de marcher contre le vent, de lutter contre la tempête?»

(Gonzague de Reynold)

«1515, c'est épatant, 1515, c'est Marignan». Ce refrain d'une chanson d'Annie Cordy (1979) célèbre les vertus dites «mnémotechniques» d'une date à laquelle le redoublement du chiffre quinze assure la pérennité aux côtés de 1789 et de 1914. Au-delà d'une carrière scolaire peu commune, cette bataille de deux jours entre les armées de François I<sup>er</sup> et les Suisses a laissé dans ce qu'il est convenu d'appeler la mémoire collective d'autres traces heureusement plus attrayantes que les paroles insipides d'un produit commercial. Le condottiere Teodoro Trivulce, plus tard maréchal de France, y vit une bataille des géants (*bataglia dei giganti*) parce que les dix-huit ou vingt autres batailles auxquelles il avait participé n'étaient en comparaison que des jeux d'enfants. Surtout, Marignan est l'un de ces événements dont les ramifications multiples se métamorphosent à travers le temps. Comment, en effet, le triomphe d'un roi, qui à lui seul incarne la Renaissance, peut-il effacer tous les avatars du règne, Marignan irradiant en quelque sorte Pavie ? Comment un désastre se transforme-t-il plus tard en glorieuse retraite, au point que Gonzague de Reynold n'hésite guère à citer Marignan dans la litanie des batailles héroïques de l'histoire suisse, quand le peuple a appris «à n'être jamais vaincu»<sup>1</sup> ? Étonnant destin du plus cinglant échec vécu par les Confédérés. C'est à quelques moments

<sup>1</sup> Le texte cité en exergue est tiré de Gonzague DE REYNOLD, *Grandeur de la Suisse*, Neuchâtel, 1940, p. 83.

forts de la construction en mémoire de cette histoire que sont consacrées les pages qui suivent, pour essayer de faire dire autre chose encore à la mémorable rencontre des 13-14 septembre 1515 sur laquelle de gros livres nous apprennent apparemment déjà tout<sup>2</sup>.

### Une bataille mémorable

Assurément, il ne manque à Marignan aucun des traits propres à frapper l'imagination. Des effectifs considérables et des pertes à l'avenant : les chiffres les plus disparates circulent à ce propos dans les chroniques. De 12'000 à 40'000 Suisses sur le terrain se heurtant à 40'000, voire à 74'000 soldats au service de la France. Les cantons auraient laissé entre 4'000 et 25'000 des leurs sur le champ de bataille, la France perdant 3'000 à 10'000 hommes<sup>3</sup>. On ne compte plus les actions de bravoure, les chroniqueurs focalisant sur le personnage du jeune roi François, armé chevalier par le célèbre Bayard sur les lieux mêmes de ses exploits. Du côté suisse aussi, la tradition a retenu les noms des Marc Roist, Ulrich Kaetzi (un vétéran de la bataille de Nancy contre le Téméraire), Püntiner, Heinrich Hasler, Walter Imhof et autres Tschoudi, Flecklin et von Salis. C'est Paolo Giovio, au livre XV de l'*Histoire des choses de son temps*, qui a rapporté avec force détails la bravoure de ceux qui poursuivent le combat malgré leurs blessures<sup>4</sup>. Parmi eux, Hans Bär, le porte-drapeau bâlois a continué, les deux jambes arrachées, de serrer son drapeau. On a présenté l'ammann de Zoug, Werner Steiner, comme le Leonidas de Marignan. N'a-t-il pas présidé la traditionnelle prière d'avant le combat ? A genoux, les bras écartés comme le Christ sur la croix, les hommes ont prononcé cinq *pater* et cinq *ave*. L'ammann a aussi dispersé de la terre sur leurs têtes pour

<sup>2</sup> On pense bien sûr à la somme impressionnante de Emil USTERI, *Marignano. Die Schicksalsjahre 1515/1516 im Blickfeld der historischen Quellen*, Zürich, 1974. Il ne m'aurait pas été possible de réunir l'importante documentation nécessaire à cette recherche sans l'apport des étudiants de mon séminaire. Je voudrais remercier plus particulièrement pour leurs contributions et leur esprit critique Liliane Blanco, Jean-Blaise Claivaz, Anna-Maria De Dios, Grégoire Favet, Marc Geiser, Hervé Genton, Jean-Manuel Grob, Bénédicte Mani, Jonas Römer et Rachel Vez.

<sup>3</sup> Toutes ces évaluations sont soigneusement comptabilisées et comparées par Heinrich HARKENSEE *Die Schlacht bei Marignano (13. u. 14. Sept. 1515)*, Göttingen, 1909, notamment p. 109.

<sup>4</sup> *Pauli IOVII Novocomensis Opera quotquot extant omnia. Amendis accurate repurgata, vivisque imaginibus eleganter & opportune suis locis illustrata*, Bâle, 1578, pp. 309-315.

signifier que le champ de bataille pourrait être leur cimetière, ce qui ne devait pas les empêcher de se battre en hommes courageux avec l'aide de Dieu<sup>5</sup>.

*A posteriori*, les commentateurs du XVI<sup>e</sup> siècle n'ont pas manqué de rappeler les présages de la défaite des Suisses. Comme la fête des Saints-Innocents tombe un jeudi, le 28 décembre 1515, ce sont tous les jeudis de l'année qui passent pour des jours néfastes. Or, la bataille s'est engagée précisément le cinquième jour de la semaine. En outre, le 14 septembre coïncide avec la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, remémorant la victoire d'Héraclius sur le roi des Perses qui s'était emparé de la croix du Christ. Pour les Suisses, la date rappelle surtout la célébration de la dédicace miraculeuse d'Einsiedeln (Engelweihe). Chaque année, le 14 septembre est l'occasion d'un grand pèlerinage à Notre-Dame-des-Ermites. Voilà un hasard propre à renforcer la signification symbolique de la défaite. D'ailleurs, une comète en forme de dragon rouge n'a-t-elle pas été observée par des astronomes flamands? Certes, ce sont souvent des chroniqueurs proches de la Réforme et donc hostiles à la présence des Suisses sur les champs de bataille européens qui ont relevé les signes du ciel. Selon eux, le jour de l'affrontement, on pouvait voir une immense croix de sang se déployer dans l'espace, de la Savoie à l'Autriche, de la Bourgogne à la Lombardie, par dessus le territoire des cantons. Ludwig Schwinkhart qui rapporte l'observation se garde de crier au miracle: il observe qu'il pourrait tout aussi bien s'agir d'un nuage et des effets du soleil couchant<sup>6</sup>. D'autres ont vu dans la vidange subite d'un lac au Tessin et dans les destructions que l'inondation a entraînées un pronostic de «l'effusion du sang helvétique». A moins qu'une grêle violente frappant les soldats qui durent se protéger sous leur pièces d'armure pour y échapper ne signifiât l'annonce de la défaite. Farouchement anti-protestant, l'historien fribourgeois qui rapporte ces épisodes porteurs de signes en même temps que celui du nuage cruciforme conclut: «S'il y a du mystère dans ces signes menaçants, qui parurent au firmament, il serait plus naturel de les attribuer à la prétendue réformation de l'Eglise qui [a] commencé bientôt après à pervertir tant de

<sup>5</sup> Episode rapporté notamment par Werner SCHODELER [mort en 1540], *Eidg. Chronik*, dans *Anzeiger für Schweizerische Geschichte*, NF, Bd. IV, Solothurn, 1882-1885, p. 359.

<sup>6</sup> Ludwig SCHWINKHART, *Chronik 1506 bis 1521*, Bern, 1941 (im Auftrag des Historischen Vereins des Kantons Bern), p. 177. Voir aussi *Die Berner-Chronik des Valerius ANSHELM*, édité par le Historischer Verein des Kantons Bern, t. VI, Berne, 1893, p. 139. Anshelm est chroniqueur officiel de Berne et il rédige son œuvre dès 1529.

peuples en Europe»<sup>7</sup>. Quant aux trois coups prémonitoires dont fut témoin le bourgmestre de Zurich Marc Roist, ils s'avèrent plus obsédants encore. En 1512, au moment de sceller la «funeste» alliance avec le duc Maximilien Sforza, les délégués des cantons entendirent distinctement «trois grands coups». Après 1515, on comprit le signe: un coup pour Novare et un coup pour chacun des deux jours de Marignan; plus tard encore, on y a vu les trois batailles perdues de Marignan, de la Bicoque et de Pavie. Au XIX<sup>e</sup> siècle, Hilty qui relate le présage d'après le doyen Bullinger, en réinterprète symboliquement la portée en écrivant: «Ces trois coups qui amenèrent la ruine de l'ancienne Confédération, ce sont la scission confessionnelle, qui commença quelques années plus tard, la guerre des paysans et la Révolution helvétique»<sup>8</sup>.

Funeste pour les Suisses, l'événement de 1515 a été célébré en France comme l'exploit extraordinaire du jeune roi. Sur les médailles frappées pour l'occasion, François I<sup>er</sup> est associé à Jules César, lui-même vainqueur des Helvètes, à moins qu'on ne lise tout simplement à l'avers: «*Franciscus Rex Francorum Primus Domitor Elvetiorum*». Déjà lors de l'entrée royale de Lyon en juillet 1515, un tableau allégorique montre le monarque à l'entrée du «jardin de Milan», nouveau jardin des Hespérides, alors que s'éloigne un ours aux pattes sanglantes et aux griffes coupées<sup>9</sup>. On sait que l'ours figure sur le drapeau de Berne, et même si les Bernois se sont abstenus en 1515, le motif symbolise aisément l'ensemble des Confédérés. La tradition veut d'ailleurs que deux jeunes ours aient été ramenés comme trophées après la victoire de Novare en 1513<sup>10</sup>. Ainsi, d'autres représentations symboliques mettent en évidence un lion à la couronne fleurdelisée qui tient enchaîné un ours suisse. Ailleurs, on compare le roi à Hannibal franchissant les Alpes pour écraser ceux que l'Europe entière appelait les «dompteurs de princes». Au pied des gisants de François I<sup>er</sup> et Claude de France à Saint-Denis, un bas-relief de Pierre Bontemps évoque les grands moments de Marignan. Sur les lieux mêmes de la bataille, une église fut

<sup>7</sup> François D'ALT DE TIEFFENTHAL, *Histoire des Helvétiens aujourd'hui connus sous le nom de Suisses ou Traité sur leur origine, leurs guerres, leurs alliances & leurs Gouvernement*, t. 7, Fribourg, 1751, pp. 149-150.

<sup>8</sup> Voir Carl HILTY, *Les constitutions fédérales de la Confédération suisse*, traduit de l'allemand, Neuchâtel, 1891, pp. 205-207.

<sup>9</sup> Sur l'iconographie, voir Anne-Marie LECOQ, *François I<sup>er</sup> imaginaire. Symbolique et politique à l'aube de la Renaissance française*, Paris, 1987.

<sup>10</sup> Fait rapporté par Philippe Albert STAPFER, *Histoire et description des principales villes de l'Europe. Suisse*. Berne, Paris, 1835. On sait que les Français conduiront à Paris en 1798 les ours que les Bernois entretenaient avec soin dans les fossés de leur ville.

construite en 1518. L'édifice dédié à Sainte-Marie-de-la-Victoire fut détruit en 1577 sans qu'on en connaisse le programme iconographique<sup>11</sup>.

Aujourd'hui, la tradition populaire situe les épisodes sanglants au lieu-dit « Campo dei Morti » (commune de San Giuliano Milanese) alors que l'ossuaire de Mezzano est censé contenir les restes des soldats suisses (en réalité les victimes beaucoup plus récentes d'une quelconque épidémie). En partie classé zone agricole, le terrain de la guerre n'en est pas moins menacé par l'urbanisation galopante de la banlieue milanaise. Certains s'en sont émus, en 1965 déjà, et plus récemment en 1988<sup>12</sup>. A défaut de voir donner une suite tangible à un postulat priant le Conseil fédéral d'acquérir une portion du champ de bataille pour le protéger, la Société suisse pour les voyages d'études d'histoire militaire (Gesellschaft für Militärgeschichtliche Studienreisen) s'est contentée de vues aériennes pieusement conservées<sup>13</sup>.

La très belle évocation de la guerre par Clément Jannequin dont l'air, si l'on en croit les anecdotes de Brantôme, eut un grand succès au XVI<sup>e</sup> siècle, rend compte avec force onomatopées des bruits du combat de « la victoire du noble roy François »<sup>14</sup>. Plus triviales, les nombreuses poésies rassemblées par Arthur Piaget fournissent une image peu complaisante des Suisses<sup>15</sup>. Fiers et orgueilleux, ingrats et pleins d'avarice, se prétendant « de princes correcteurs », tyrans et pervers, ceux-ci sont des « bestes qui cherchent leur pasture sur roys, princes, bourgeois et populaire ». L'auteur, Pierre Gringore, décrit au début du XVI<sup>e</sup> siècle les hordes de Suisses dévalant des montagnes comme des loups et des chiens qui se ruent sur les villes, rançonnant les marchands, pillant et tuant, violeurs

<sup>11</sup> Raffaele INGANNI, *Origine e vicende della cappella espiatoria francese a Zivido presso Melegnano*, Milano, 1889.

<sup>12</sup> Le postulat Basler du 15 décembre 1988 demande au Conseil fédéral d'étudier la possibilité d'acquérir le champ de bataille ou du moins de le protéger. Cf. *Amtliches Bulletin der Bundesversammlung, Nationalrat*, 99 (1989), p. 601. Voir Georg KREIS, « Soll die Schweiz Marignano mit Geld zurückerobern? », dans *Basler Zeitung*, Nr. 99, 28. April 1989, p. 3.

<sup>13</sup> Une vue aérienne du champ de bataille est publiée dans le récent ouvrage de Walter SCHAUFELBERGER, *Marignano. Strukturelle Grenzen eidgenössischer Militärmacht zwischen Mittelalter und Neuzeit*, Frauenfeld, 1993. La photo couleur se trouve aux pages 92-93.

<sup>14</sup> En lire le texte dans Antoine J.V. LEROUX de LINCY, *Recueil de chants historiques français depuis le douzième jusqu'au dix-huitième siècle*, Genève, 1969, t. II, pp. 56-57 (réimpression de l'édition de Paris, 1841-1842). Cet auteur publie quatre chansons sur la bataille de Marignan.

<sup>15</sup> Arthur PIAGET, *Poésies françaises sur la bataille de Marignan*, Lausanne, 1892 (tiré à part des *Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande*).

d'abbesses et de nonnes. « Vilains vachers, belîtres parfaits », avise une balade composée après Marignan, voilà que le roi François a châtié vos forfaits. Les poésies allemandes, elles, vantent les mérites des lansquenets qui ont obtenu la revanche des guerres de Souabe<sup>16</sup>: « Bawern mit grossen herren die solten spilen nit » rappelle un couplet alors qu'un autre explique pourquoi après avoir été méprisés par les Suisses, les Allemands peuvent bien ricaner de la correction que ces paysans ont subie devant Milan! Sur ce thème, certaines chroniques donnent dans le sordide: « Les lansquenets mangèrent un petit drapeau vert, haché en une salade. Ils ouvrirent le corps du landammann Puntiner d'Uri, qui était gras, frottèrent leurs piques et leurs bottes avec sa graisse, firent manger à leurs chevaux de l'avoine dans son ventre »<sup>17</sup>.

Le lis a donc vaincu l'ours et le taureau. Le retentissement de l'événement est bien proportionnel à la triste image que l'on attribue aux Suisses dès la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Des vachers immondes sur lesquels courent les plaisanteries les plus grivoises<sup>18</sup>, un « peuple barbare, farouche et sauvage », décrit par Thomas More sous le nom de Zapolètes, qui ne vit que pour la guerre et l'argent<sup>19</sup>. Une image négative de violence et de cupidité qui confère d'autant plus de noblesse au triomphe du roi. La portée symbolique de Marignan est bien de rétablir l'ordre des choses. Les paysans n'ont pas à défier les princes. C'est pourtant ce que les Suisses ont entrepris depuis le XIII<sup>e</sup> siècle. Ne s'étaient-ils pas substitués à leurs maîtres légitimes? Cette composante essentielle de l'histoire suisse, Louis Binz n'a cessé de la rappeler et de l'expliquer à des générations d'étudiants. Voltaire aussi dans *L'homme aux quarante écus* (1768) n'a pas manqué de souligner cette singularité du « peuple helvétique » alors que son *Henriade* évoque les « barbares » venus « des rochers et des monts helvétiques », eux dont « la guerre est l'unique métier et qui vendent leur sang à qui veut le

<sup>16</sup> Rochus von LILIENCRON, *Die historischen Volkslieder der Deutschen vom 13. bis 16. Jahrhundert*, Dritter Band, Leipzig, 1867, pp. 170-183.

<sup>17</sup> Cité par Emil DÜRR, « La Confédération, grande puissance politique au temps des guerres d'Italie », dans *Histoire militaire de la Suisse*, vol. 2, Berne, 1935, p. 629.

<sup>18</sup> Une image négative dont le fonctionnement et les enjeux sont magnifiquement expliqués dans Guy P. MARCHAL, « Die Alten Eidgenossen im Wandel der Zeiten. Das Bild der frühen Eidgenossen im Traditionsbewusstsein und in der Identitätsvorstellung der Schweizer vom 15. bis ins 20. Jahrhundert », in *Innerschweiz und frühe Eidgenossenschaft. Jubiläumsschrift 700 Jahre Eidgenossenschaft*, hrsg. vom Historischen Verein der fünf Orte, Band 2, *Gesellschaft-Alltag-Geschichtsbild*, Olten, 1990, pp. 307-403.

<sup>19</sup> *L'Utopie* de Thomas More date de 1516.



payer». «Buren sint Edellüt worden», disait encore une chanson du XV<sup>e</sup> siècle pour glorifier ces paysans qui ont osé bouleverser la hiérarchie féodale. Et voilà qu'au début du XVI<sup>e</sup> siècle, après l'échec de «l'une des grandes malices» de l'histoire, selon l'expression d'un chroniqueur, ce temps pouvait sembler définitivement révolu où, «aveuglés de l'ambition qu'ils avaient de dominer sur les Rois et princes»<sup>20</sup>, les Suisses semaient la terreur sur les champs de bataille et donnaient un «détestable» exemple à tous les dépendants, comme le souligne avec justesse Louis Binz<sup>21</sup>.

A l'intérieur des cantons, la défaite fut ressentie comme un véritable traumatisme. L'irréparable ne pouvait s'expliquer que par la trahison ou la couardise. Des mouvements populaires contre les «amis de la France» – notamment les troubles zurichoïses connus sous le nom de *Lebkuchenkrieg* – suscitent des poursuites judiciaires contre les responsables de la politique italienne. Les inculpations pour corruption ou désertion aboutissent à une condamnation à mort à Zurich, alors que des procès semblables sont menés à Winterthour, Lucerne, Berne et même dans la ville alliée de Mulhouse<sup>22</sup>.

Plus que les règlements de compte, c'est la crise morale qui doit retenir l'attention. En effet, Marignan signifie l'échec d'une échelle de valeurs guerrière, car la société suisse de la fin du XV<sup>e</sup> siècle et des débuts du XVI<sup>e</sup> siècle semble fascinée par la violence. Ce n'est pas pour rien que les «artistes soudards», comme les appelle Paul Budry qui songe à Urs Graf, Hans Franck, Hans Holbein le Jeune et Niklaus Manuel, ont contribué à faire du Confédéré en armes un thème iconographique national. Selon H.C. von Tavel, le mercenaire serait devenu «l'idole populaire de l'ancienne Confédération» dont il incarne la puissance et la liberté<sup>23</sup>. Il a été démontré que le dessin célèbre de Urs Graf, intitulé *Champ de bataille* (1521), est une reconstitution *a posteriori* de Marignan où l'artiste avait lui-même combattu. Le spectacle de l'horreur – les cadavres entassés pêle-mêle, les arbres courbant sous le poids des pendus, le feu bouté aux édifices – contraste avec l'indifférence du brillant mercenaire qui vide une bouteille. Au demeurant, un mode de représenter la guerre qui témoigne

<sup>20</sup> Citations tirées d'une chronique anonyme. Voir *Chronique du Roi François*, manuscrit publié par Georges GUIFFREY, Paris, 1860.

<sup>21</sup> Louis BINZ, «Une révolte paysanne», dans *Cahiers de la Faculté des Lettres, Université de Genève*, 5/1-1992, pp. 19-25.

<sup>22</sup> Sur les conséquences factuelles de Marignan, voir E. USTERI, *op.cit.*

<sup>23</sup> H.C. VON TAVEL, dans *Emblèmes de la liberté. L'image de la république dans l'art du XV<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, Berne, 1991, pp. 167-168.

d'une sorte d'éblouissement pour le choc des armes<sup>24</sup>. Très présent chez Niklaus Manuel Deutsch, le soldat en costume bouffant à crevés et au chapeau empanaché de plumes excessives est un personnage clé de ce genre littéraire, très en vogue entre 1513-1514, sur le thème du Vieux et du Jeune Confédérés, qui a multiplié les poèmes et les jeux scéniques comme le *Spiel von den Alten und Jungen Eidgenossen* (1514)<sup>25</sup>. En substance, un dialogue didactique oppose un paysan des temps héroïques (XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles) à un fringant mercenaire du XVI<sup>e</sup> siècle. Il y est question de perte du sens moral et religieux, d'oubli de la simplicité des mœurs antiques par l'attrait de l'étranger, la griserie de la richesse et de la gloire<sup>26</sup>. Le débat inspire un vitrail coloré attribué à Niklaus Manuel et Hans Funk (après 1530) qui s'orne encore d'une scène de bataille, celle de Novare en 1513<sup>27</sup>. Faut-il dès lors s'étonner de trouver une forte composante anti-mercenaire dans le discours des réformateurs religieux? Tout autant que le manque de discipline ecclésiastique, l'existence du service étranger est le signe visible de cet état de déréliction où se trouvent plongés brutalement les responsables des cantons et de nombreux lignages au lendemain du désastre. La défaite a sans doute été voulue par Dieu<sup>28</sup>. Zwingli récupéra largement ce discours. Pour l'homme d'Eglise zurichois qui avait accompagné les Suisses en tant qu'aumônier militaire à Novare et à Marignan, Dieu a béni les luttes d'indépendance des Confédérés alors que la malédiction s'attache aux guerres menées au nom de princes étrangers par appât du gain. De ce point de vue, on l'a remarqué à l'époque, 1515 répond en négatif à Morgarten, deux cents ans plus tôt, en 1315.

Mais comment faire son deuil d'hommes dont on ne reverra plus la dépouille? Quand on sait l'importance du repos éternel dans le sol fami-

<sup>24</sup> C'est ce que démontre Franz BAECHTIGER, «Marignano. Zum Schlachtfeld von Urs Graf», dans *Revue suisse d'art et d'archéologie*, 31 (1974), pp. 31-54.

<sup>25</sup> Voir Guy P. MARCHAL, «Nouvelles approches des mythes fondateurs suisses: l'imaginaire historique des Confédérés à la fin du XV<sup>e</sup> siècle», dans *Itinera*, fasc. 9, 1989, pp. 1-24.

<sup>26</sup> Sur ce thème, les explications de G.P. MARCHAL, «Die Alten Eidgenossen», *op. cit.*, notamment pp. 317-319.

<sup>27</sup> Vitrail conservé au Musée d'histoire de Berne. Cf. Franz BAECHTIGER, «Erörterungen zum Alten und Jungen Eidgenossen», dans *Jahrbuch des Bernischen Historischen Museums in Bern*, 49-50 (1969-70), pp. 35-70.

<sup>28</sup> C'est ce qu'écrivent les chefs militaires bâlois au Conseil le 17 septembre 1515: «Wir achten aber das, für ein straff von got.» Lettre publiée par Albert BÜCHI, *Korrespondenzen und Akten zur Geschichte des Kardinals Matth. Schiner*, 1. Band, Basel, 1920, p. 570 (*Quellen zur Schweizer Geschichte*, N. F., Abt. 3, Band 5).

lier, on peut imaginer le désarroi des proches des victimes, même si le rituel des poignées de terre jetées au-dessus des combattants a justement eu pour fonction de donner symboliquement par avance une sépulture décente aux morts. L'expérience traumatisante trouve un prolongement six ans après, lorsque le cardinal Schiner, principal instigateur de la politique italienne avant 1515, s'avise de conduire des soldats, parmi eux le dessinateur Urs Graf, sur le champ de bataille. Le 18 novembre 1521, c'est le spectacle désolant des restes sans sépulture qu'offrit le terrain aux alentours de Sainte-Brigide près de Marignan. Selon la tradition, le cardinal aurait alors prononcé un vibrant appel à la vengeance au nom de ces crânes et ossements abandonnés<sup>29</sup>. L'impossible oubli de la réalité allait générer les fantômes.

### La mémoire construite

#### A) La « baraka » du Très Chrétien

A l'immuable récit de la victoire, l'historiographie française fournit quelques variations. Il est notamment important de pondérer le rôle des Vénitiens. On sait que l'arrivée de leur avant-garde au deuxième jour de la bataille a marqué le signal de la retraite des Suisses. Fut-elle décisive comme ont tendance à le croire les historiens italiens<sup>30</sup> ou vint-elle seulement conforter une victoire déjà acquise comme le pensent les Français? A vrai dire, cette question n'a d'importance que dans une perspective d'histoire nationale. C'est bien là l'évolution la plus significative dans la construction de la mémoire, quand les 13-14 septembre 1515 ne sont plus uniquement un fait d'armes significatif dans l'évolution des techniques de la guerre<sup>31</sup>, « la dernière bataille du Moyen-Age » a-t-on dit, mais deviennent un triomphe de la nation. Ici encore, comme dans beaucoup d'autres domaines, Michelet joue l'initiateur. Sa *Renaissance* paraît en 1855. La campagne de Marignan s'y transforme en épopée. « Sang et vie, morale, honneur, tout enfin, la Suisse entière fondait en Italie, elle s'échappait à elle-même, s'écoulait, se perdait ». Voilà qu'une « avalanche de vingt mille Suisses » se précipite pour prendre

<sup>29</sup> Episode relaté par F. BAECHTIGER, « Marignano... », *op. cit.*, p. 43. Cet auteur donne aussi les sources du discours de Schiner.

<sup>30</sup> Un exemple parmi d'autres dans Cesare AMELLI, *La Battaglia di Marignano. Ricerche e studi sull'opera degli Svizzeri e sui loro rapporti con gli altri Stati prima e dopo la battaglia*, Melegnano, 1965 (*I libri della collana storica melegnanesa*, vol. VIII), p. 29.

<sup>31</sup> Consulter Geoffrey PARKER, *La révolution militaire. La guerre et l'essor de l'Occident 1500-1800*, Paris, 1993.

l'argent de France. A Milan, Mathieu Schiner, le «prêcher endiablé», «l'aboyeur» prêche «la défense de l'Eglise, le drapeau des clés de saint Pierre, la vengeance de l'ours de Berne, la fureur du taureau d'Uri, le sang partout, le sang: «Je veux, dit-il, me laver les mains, m'abreuver dans le sang des Français». Reprochant aux anciens chroniqueurs leur sécheresse, Michelet forçait le pathétique et jette sur le papier sa thèse essentielle: c'est «notre infanterie nationale» et non pas les mercenaires ou la seule artillerie qui emporte la décision en un «jour suprême et décisif pour l'Italie autant que pour la France». Les Suisses, rendus furieux par la simple vue du drapeau noir des lansquenets allemands, leurs ennemis de toujours, vont être «plus écrasés que vaincus». Et Michelet de terminer par l'épisode de la retraite: «Nos chroniques assurent qu'ils [les Suisses] étaient réduits de moitié, ayant laissé quinze mille hommes dans cette terrible bataille. Et cependant les autres s'en allaient vers Milan, si froids, si fiers (à pas comptés), qu'ils ne lâchaient pas même les pièces enlevées aux Français. Faute de chevaux, ils s'efforçaient de les tirer, de les porter à bras. Ils se lassèrent enfin et les jetèrent dans les fossés»<sup>32</sup>. Impossible de ne pas rapprocher la vision héroïque de Michelet de l'interprétation romantique d'Evariste Fragonard. Ce peintre d'histoire exécuta vers 1836 une représentation de Marignan pour la galerie des batailles de Versailles. Le roi d'un geste auguste empêche ses troupes de poursuivre les vaincus<sup>33</sup>.

Toutefois, la thèse de la retraite fière et digne ne rencontre pas l'unanimité des auteurs parce qu'elle semble nuancer l'image d'une victoire écrasante. Dans l'histoire de France dirigée par Lavis, l'auteur du volume explique qu'à l'arrivée des Vénitiens d'Alviano, les Suisses effrayés se mirent en retraite et bientôt en fuite. «La cavalerie, dit-il, en fit un grand carnage»<sup>34</sup>. De même, il est intéressant de noter que la vision romancée d'un André Castelot évacue l'idée d'une retraite pour retenir la «fuite désordonnée» et le «sauve-qui-peut général»<sup>35</sup>. Le même auteur complète la scène en produisant le fragment inventé au

<sup>32</sup> Toutes les citations d'après Jules MICHELET, *Renaissance et Réforme. Histoire de France au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1982, pp. 196-203 (Editions Robert Laffont, collection *Bouquins*).

<sup>33</sup> Thomas W. GAETGENS, *Versailles als Nationaldenkmal. Die Galerie des Batailles im Musée historique von Louis-Philippe*, Berlin, 1985.

<sup>34</sup> Ernest LAVISSE, *Histoire de France depuis les origines jusqu'à la Révolution*, T. V.1, H. LEMONNIER, *Les guerres d'Italie*, Paris, 1903, pp. 120-124.

<sup>35</sup> André CASTELOTT, *François I<sup>er</sup>*, Paris, 1984, p. 68. Il est intéressant de constater, pour apprécier la manière de travailler de cet auteur, qu'en ce qui concerne les pertes, il retient l'estimation la plus haute pour les Suisses (13-14'000 morts) et la plus basse pour la France (2'500 à 3'000). L'effet littéraire en est ainsi rehaussé.

XVI<sup>e</sup> siècle par Symphorien Champier des imprécations du chevalier Bayard: «Souysses, traïstres et villains mauldis, retournés manger du fro-maige en voz montaignes si pouvés! Mais je vous prometz que à ceste heure n'aurez loisir. Criés mercy à ceste heure à dieu de vostre traison, car demain ne sera temps, et en enfert n'y a aulcune remission ne repentance!»<sup>36</sup>.

Plus sérieusement, Jean Meyer, dans un volume de l'*Histoire de France* que dirige Jean Favier souligne la portée de l'événement. «Les Suisses, écrit-il, pour la première fois, étaient vaincus». Et de continuer. «Les Suisses sont en réalité la plus formidable des puissances militaires, réputée quasi invincible. Les avoir vaincus à Marignan, et de manière indiscutable, fonde la gloire – au sens antique du mot – mais aussi la réputation de Fortune – ce mot si mal traduit par 'chance', mieux par 'baraka' – du Très Chrétien»<sup>37</sup>. «Depuis deux mille ans ça n'a point été une si fière ni si cruelle bataille», écrit François I<sup>er</sup> à la duchesse d'Angoulême au soir du 14 septembre<sup>38</sup>. Un jugement qui rehausse encore si besoin est le «courage» d'un monarque imbu de l'idéologie chevaleresque de la noblesse militaire.

#### B) *La mémoire refoulée*

Nonobstant l'exploitation politique du désastre, chez des réformateurs hostiles au mercenariat d'une part, du côté des partisans de la France de l'autre – Berne en tête, qui s'était lucidement défilée de l'aventure italienne avant Marignan pour privilégier ses intérêts occidentaux -, c'est une impression de latence dans le processus mémoriel des Suisses qui domine entre le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle et le XIX<sup>e</sup> siècle. Si les traces de l'événement sont toujours présentes, c'est comme en attente d'une occasion d'épanouir leurs virtualités.

Quand les batailles du passé, Sempach et Saint-Jacques sur la Birse en particulier, suscitent une commémoration pieuse et régulière, Marignan fonctionne surtout comme lieu d'histoire. Les historiens relatent la reconquête du Milanais par François I<sup>er</sup> tout en divergeant parfois sur les effectifs, qui sur le rôle des Vénitiens, qui sur celui du cardinal. Ce personnage exceptionnel dans l'environnement politique suisse est plus

<sup>36</sup> Ce discours est prêté à Bayard par Symphorien Champier, auteur en 1525, d'une biographie mythique du héros. Voir Symphorien CHAMPIER, *Les gestes ensemble la vie du preulx Chevalier Bayard*, Paris, 1992, p. 193.

<sup>37</sup> Jean MEYER, *La France moderne (1515-1789)*, Paris, 1984, p. 154.

<sup>38</sup> *Nouvelle collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France*, éditée par J. MICHAUD et J.-J.-F. POUJOLAT, vol. 5, Paris, 1866, p. 596.

proche du *condottiere* que du prélat. Il focalise très tôt les commentaires accusateurs des historiens enclins à personnaliser le jeu des causes et des effets. Déjà François Guichardin rétrocède un discours vengeur de l'homme d'Eglise dont l'effet galvanisateur expliquerait la furie avec laquelle les troupes suisses se ruèrent à l'assaut du camp ennemi pour exterminer avant tout des lansquenets allemands abhorrés<sup>39</sup>. Ce sont des Suisses avides d'argent qu'exhorte le cardinal dans la version imaginaire du discours que recompose l'historien français du XVI<sup>e</sup> siècle, Jean Barrillon<sup>40</sup>. Le rôle prépondérant du cardinal est ensuite repris par la plupart des historiens. Cela se conçoit aisément chez les réformés comme Abraham Ruchat pour lequel les papes sont responsables des conflits italiens, et le cardinal de Sion un « moyen » à leur solde<sup>41</sup>. Cela est plus étonnant quand on lit les grands manuels universitaires de l'école méthodique au XX<sup>e</sup> siècle: Novare et Marignan sont devenus des conflits avec les « milices de Schiner »<sup>42</sup>.

Il y aurait lieu de s'interroger sur le purgatoire de l'homme d'Etat dans l'historiographie nationale. Certes, l'histoire suisse ne prise guère les grands personnages, encore moins quand ils sont hommes d'Eglise. Dès lors, le premier cardinal helvétique et ses ambitions européennes n'ont pas trouvé grâce dans les manuels soucieux de dénoncer ses « machinations »<sup>43</sup>. Qu'en est-il resté dans la mémoire du peuple? Une question à laquelle, on s'en doute, les documents ne fournissent guère de réponse. Un seul témoignage, dans la limite de nos connaissances actuelles, se lit dans les mémoires de Félix Platter. Lors du départ du jeune homme vers le sud de la France en 1552, son père lui confie, comme un trésor jusqu'alors caché, un écu frappé « sous le cardinal Schiner ». Cette simple allusion et la précision du souvenir renvoient certainement à un passé brillant que l'on se devait d'occulter<sup>44</sup>. De ce point de vue, il est sans

<sup>39</sup> Francesco GUICCIARDINI, *La historia d'Italia*, au livre XII. Cet ouvrage composé dès les années 1530 a été publié durant les années 1560.

<sup>40</sup> Jean BARRILLON, *Journal*, Paris, 1897-1899, pp. 114-115.

<sup>41</sup> Abraham RUCHAT, *Histoire de la Réformation* [1727], vol. 1, Nyon/Paris, 1835-38, pp. 49-55.

<sup>42</sup> H. SEE et A. REBILLON, *Le XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1934, p. 289 (*Clio*).

<sup>43</sup> J. WEBER e.a., *Ta patrie. Le livre des Suisses à l'étranger*, Genève, 1927, p. 66.

<sup>44</sup> Félix et Thomas PLATTER à Montpellier. *Notes de voyage de deux étudiants bâlois*, Marseille, 1979, p. 4. En l'occurrence, le père de Félix relate dans son autobiographie une rencontre avec Schiner à Grächen. Thomas Platter était alors âgé de trois ans (voir Thomas PLATTER, *Ma vie*, Lausanne, éditions l'Age d'Homme, 1982, pp. 18-19).

doute significatif que les chroniqueurs suisses du XVI<sup>e</sup> siècle n'accordent pas une place démesurée au personnage. Anshelm, pourtant acquis à la Réforme, est loin de lui attribuer l'entière responsabilité du désastre en le présentant comme le meneur de ceux qui veulent à tout prix la bataille, avant de conseiller aux Confédérés le retrait dans la nuit du 13 au 14 septembre<sup>45</sup>. Schwinkhart parle très peu du prélat et le chroniqueur catholique Werner Schodeler, le continuateur de l'œuvre de Diebold Schilling, ne cite même pas le nom du cardinal dans ses pages sur Marignan!

Il faut dire aussi que la tradition helvétique a très tôt attribué une place de choix à l'anti-Schiner qu'est en quelque sorte Nicolas de Flue. Le bienheureux ermite pacificateur du temps des guerres de Bourgogne a laissé dans la mémoire populaire un message simple que la chanson véhicule dès avant le désastre de Marignan: «Ich bitt üch allesampt, kriegend nit verr in fremde land, blybend by wyb und Kinden, so man üch überfallen wil, so mogend trüwlich in das spil und land üch dapffer finden»<sup>46</sup>. Ne combattez plus jamais dans les pays étrangers, conseille frère Nicolas. L'avertissement du saint homme trouve d'autant plus d'audience que les Suisses sont convaincus d'appartenir à un peuple élu de Dieu<sup>47</sup>. Les analogies avec le peuple d'Israël ne manquent pas, en effet, dans l'histoire helvétique. Certaines périodes s'en sont gaussées<sup>48</sup>. D'autres ont revivifié le thème. Singulièrement, et l'on va voir que ce type de référence coïncide avec un moment fort de la cristallisation de la mémoire de Marignan, la fin du XIX<sup>e</sup> siècle se prévaut allègrement de l'exceptionnalité helvétique. Ainsi dans la *Tribune de Genève* du début d'août 1891, on peut lire: «Il y a une analogie frappante entre l'histoire du peuple suisse et celle du peuple juif. Ces deux nations ont en effet ce caractère commun d'une conviction profonde et inébranlable de l'action permanente d'une Providence paternelle veillant sur elles, les conduisant comme par la main à travers mille dangers vers un but que Dieu seul connaît et qu'il a assigné comme destinée à ses peuples élus. Ce sentiment d'une mission spéciale au milieu des

<sup>45</sup> *Die Berner Chronik*, *op. cit.*, pp. 139-140.

<sup>46</sup> Cité par F. BAECHTIGER, «Erörterungen», *op. cit.*, p. 52.

<sup>47</sup> Voir notamment un texte explicite de 1504 cité par Guy P. MARCHAL, «Die alten Eidgenossen», *op. cit.*, p. 317.

<sup>48</sup> «Il y a bien de la faiblesse à croire que les éléments se soient intéressés à la mort de cinq mille Suisses [à Marignan] comme la mer rouge s'intéressa au passage du peuple d'Israël», écrit par exemple au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle l'incrédule D'Alt de Tieffenthal, *op. cit.*, p. 150.

autres peuples est en effet un sentiment à la base aussi de nos institutions et de notre caractère national »<sup>49</sup>. Le thème sera repris durant la Deuxième Guerre mondiale, notamment dans les publications de la Ligue du Gothard fondée par Denis de Rougemont<sup>50</sup>. Marignan et l'échec italien apparaissent *a posteriori* comme la confirmation du message de l'homme de Dieu qu'a été l'ermite du Ranft.

Dernier élément et non le moindre de cette mémoire difficile à assumer, la retraite. Les chroniqueurs que nous avons retenus se gardent de mythifier l'épisode. Au contraire, une fois le front suisse brisé par l'assaut meurtrier de la cavalerie, les hommes harassés n'ont songé qu'à fuir et à sauver leur peau. Malgré les efforts de quelques chefs, la consigne de marcher vers Milan «de main vaillante» ne signifie pas nécessairement une retraite en bon ordre<sup>51</sup>. Ceux qui n'arrivent pas à rester groupés sont impitoyablement massacrés<sup>52</sup>. Cette retraite se serait donc effectuée plutôt de manière «dispersée»<sup>53</sup>. Reste que la tradition, évoquée surtout par les chroniqueurs français<sup>54</sup>, d'un geste du roi interdisant la poursuite a fortement contribué à propager le souvenir d'une retraite ordonnée. La magnanimité de François I<sup>er</sup>, réelle ou construite *a posteriori*, correspond, nous l'avons relevé, à l'image d'un roi très imprégné de l'idéal chevaleresque nobiliaire.

Les historiens romantiques aiment à évoquer le repli des Suisses. Les continuateurs de Jean de Müller en fixent le scénario en citant Paolo Giovio, Guichardin et Fleuranges, en somme les chroniqueurs italiens et

<sup>49</sup> «Patrie et religion», dans *Tribune de Genève* du 4 août 1891.

<sup>50</sup> Ligue fondée en 1940 par Denis de Rougemont qui la conçoit comme un mouvement de résistance. Sur les rapports entre l'identité suisse et le sacré, voir Jean-Luc PIVETEAU, «L'Ancien Testament a-t-il contribué à la territorialisation de la Suisse?», dans *Social Compass. Revue internationale de sociologie de la religion*, 40 (1993), pp. 159-177. Et aussi Bernard SARTORIUS, «A l'aïse d'être suisse?», dans *La Vouivre. Cahiers romands de psychologie analytique*, 2 (1991), pp. 49-73.

<sup>51</sup> «Da brachen die Eydtnossen uf und zugendt ab werhafter hand jn die Statt Meyllandt» écrit Ludwig SCHWINKHART, *op. cit.*, p. 179.

<sup>52</sup> Werner SCHODELER, *op. cit.*, p. 361.

<sup>53</sup> «Zerströwt abzug so ganz uberhand nam, dass da gar kein stand me mocht erhalten werden» écrit V. ANSHELM, *op. cit.*, p. 141.

<sup>54</sup> Mais mentionnée aussi par V. ANSHELM, *op. cit.*, p. 142. La source principale est Robert de La Marck, seigneur de Fleuranges. Voir *Mémoires du maréchal de Fleuranges*, publiés par R. GOUBAUX et P.-A. LEMOISNE, vol. I (1505-1521), Paris, 1913, p. 184 ss. : «Les Suisses, ayant la bataille perdue, se retirèrent au chemin de Milan le mieux en ordre qu'ils pouvaient, et ne voulut jamais le Roy ni les capitaines qu'on leur donna la chasse àprement».



français: «Les guerriers prirent conseil du sentiment de leur devoir, placèrent l'artillerie au milieu d'eux, les blessés sur leurs épaules, et d'un pas lent, dans une attitude ferme et fière, commencèrent leur retraite avec les canons, les étendards et les chevaux conquis»<sup>55</sup>. On retrouve ensuite l'épisode chez tous les historiens. Alexandre Daguët, l'un des meilleurs du XIX<sup>e</sup> siècle, restitue Marignan en puisant chez Michelet et en reprenant les actes d'héroïsme de l'histoire de Müller, notamment la retraite qu'il décrit comme une «marche d'un pas lent et en fière contenance»<sup>56</sup>.

### C) *La mémoire exhumée*

Fabriquée par des historiens attachés à construire l'image chevaleresque de François I<sup>er</sup>, la retraite en bon ordre, due à la magnanimité royale, va devenir dans la mémoire des vaincus un épisode glorieux. A notre connaissance, François d'Alt de Tieffenthal, avare sur la provenance de ses sources mais trop francophile pour ne pas puiser dans la tradition militaire de la grande monarchie, est le premier à parler de «glorieuse retraite»<sup>57</sup>. Il commente: «Ce qu'il y a de certain, c'est que le champ de bataille demeura aux Français parce que les Suisses... se croyant vaincus pour n'avoir su vaincre, se retirèrent vers Milan à l'arrivée de l'Alviane avec l'élite de la cavalerie vénitienne»<sup>58</sup>.

C'est l'historiographie nationale de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle qui va définitivement ancrer dans la conscience historique l'image de la retraite, lui donner de l'épaisseur, la prolonger au point d'y voir le signe du repli durable sur les questions intérieures et de transformer 1515 en une césure majeure de notre histoire. De même qu'on s'est plu à considérer 1291 comme date de la fondation de la Confédération, voilà que 1515 a charge d'établir la neutralité<sup>59</sup>. Voyez le manuel souvent réédité

<sup>55</sup> Robert Gloutz-Blozheim, Histoire de la Confédération suisse par Jean de Muller, t. 9, Paris/Genève, 1840, p. 471. L'auteur cite les sources suisses uniquement pour étayer des points secondaires.

<sup>56</sup> Alexandre Daguët, Histoire de la Confédération suisse, 7<sup>e</sup> éd., Genève, 1879, p. 416.

<sup>57</sup> F. d'Alt, *op. cit.*, t. 7, p. 145.

<sup>58</sup> *Ibid.*, pp. 150-151.

<sup>59</sup> Une recherche approfondie reste à faire pour montrer comment et à quel moment de l'histoire la date de 1515 est devenue rupture majeure servant à fixer dans la chronologie le début de la politique de neutralité.

de Louis Suter qui résume à merveille l'obsession historique de la généalogie quand les phénomènes ont tous un début et une fin. «La glorieuse défaite de Marignan et la Paix perpétuelle avec la France sont des événements qui font époque dans notre histoire [...]. La paix de 1516 marque la fin de leur [il s'agit des Suisses] rôle de grande puissance et le début d'une politique de neutralité, préconisée quarante ans plus tôt par Nicolas de Flue et, lors des guerres d'Italie, par Zwingli». Et la conclusion du chapitre résume en une seule phrase quatre siècles d'histoire: «Ainsi, les Confédérés se replient sur eux-mêmes et renoncent aux vastes desseins au moment même où commencent les grandes luttes pour l'équilibre européen et où s'ouvre une nouvelle période de l'histoire du monde par la scission religieuse de la chrétienté, par la création des empires coloniaux et par l'extension d'un continent nouveau de la civilisation occidentale»<sup>60</sup>. Pour Ernest Gagliardi, autre historien officiel de l'Etat fédéral, les héros de Marignan ont leur place aux côtés de ceux de Morgarten, Sempach et Morat, parce qu'eux non plus n'ont pas donné leur sang en vain. Conséquence inattendue de leur sacrifice et de l'héroïsme de la retraite, la Suisse va bénéficier d'une longue période de tranquillité<sup>61</sup>. Inutile de préciser que cette interprétation de la rupture est totalement réfutable. Il nous suffira de citer l'une des réflexions conclusives de Emil Usteri au terme d'un livre de près de six cents pages: «Nicht richtig ist, was in der Schule meistens behauptet wird, nämlich dass nach Marignano unter dem Eindruck der Niederlage die Einmischung der Eidgenossen in fremde Händel gleich aufgehört hätte»<sup>62</sup>.

La conviction selon laquelle la Suisse fonde sa longue existence sur le sage repli imposé par la «catastrophe» de Marignan trouve d'autant plus d'échos que la montée en puissance des grands Etats en Europe dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, puis le choc des impérialismes en 1914-1918 et les périls des années 1930-1940 (mise en cause de la démocratie et Deuxième Guerre mondiale), sont autant de menaces pour l'existence du petit Etat. A la recherche d'une légitimité nouvelle, la Suisse s'abrite derrière cette neutralité que les puissances lui ont imposée en 1815. L'interprétation histo-

<sup>60</sup> Citation tirée de l'édition française d'un ouvrage publié en allemand en 1912 et adapté par l'historien fribourgeois Castella. Voir L. SUTER et G. CASTELLA, *Histoire de la Suisse*, 4<sup>e</sup> éd., Einsiedeln, 1928, p. 189.

<sup>61</sup> Ernst GAGLIARDI, «Zur Beurteilung der schweizerischen Mailänderkriege», dans *Festgabe für Gerold Meyer von Kronau*, Zurich, 1913, pp. 321-341.

<sup>62</sup> E. USTERI, *op. cit.*, p. 593.

rique, en se forçant un peu, exhume avec bonheur ses origines trois cents ans plus tôt et encore en chiffres ronds!

On comprend dès lors que le glorieux repli ait une place à part dans l'iconographie nationale. Au XIX<sup>e</sup> siècle, Jean-Georges Volmar, déjà distingué en 1812 à la première grande exposition d'art en Suisse pour son *Nicolas de Flue*, a été le premier peintre d'histoire à illustrer la retraite de 1515, motif repris ensuite par de nombreux illustrateurs<sup>63</sup>. Mais ce sont surtout les trois fresques de Ferdinand Hodler, terminées en mars 1900, qui ont contribué à créer une tradition en rendant accessible à tous par la lithographie ce moment fort de l'histoire où les Suisses quittent la scène européenne. Que le programme du concours pour la décoration de la grande salle des armes du Musée national, véritable mémorial de la Confédération, demande aux artistes d'illustrer la célèbre retraite est en soi significatif. Pleinement assimilée, la leçon de Marignan peut accompagner les objets de la gloire, les trophées accumulés sur les champs de bataille<sup>64</sup>. Déjà réputé, le peintre Hodler remporte le concours. Trois ans seront néanmoins nécessaires pour venir à bout de l'opposition tenace du directeur du Musée, Heinrich Angst. L'enjeu de cette « querelle des fresques », l'un des seuls débats artistiques majeurs ayant touché l'ensemble du pays, est sans doute stylistique. Les protagonistes ont chacun leur conception de ce que doit être la peinture d'histoire. Pour Angst, elle ne consiste en tout cas pas à mettre en scène les combattants d'un peintre qui ose transformer la fleur de la jeunesse suisse en une troupe de vagabonds déguenillés! De son côté, l'association des maîtres d'école de Zurich a même cherché à empêcher l'exécution de ce qu'elle considère comme autant de « peintures repoussantes et grossières incompréhensibles pour le peuple »<sup>65</sup>. La controverse laisse le temps à Hodler d'aboutir

<sup>63</sup> Un bon exemple avec les dessins de Evert Van Muyden dans le livre de Emile FREY, *Le Suisse sous les drapeaux. Nos annales militaires racontées au peuple*, Neuchâtel, 1907. Marignan a droit à quatre hors-textes. Avant Volmar, la gravure de Marignan des *Tableaux de la Suisse* de B.F.A. von ZURLAUBEN a joué ce rôle pédagogique. Gonzague de Reynold a rapporté qu'enfant il passait de longs moments à contempler dans ce livre le cardinal Schiner sur sa mule blanche. L'historien François de Capitani m'a aussi signalé que le Musée national suisse à Zurich avait acquis en 1956 un petit tableau représentant la bataille du 14 septembre 1515, soi-disant contemporain des événements, qui s'est révélé être un faux du milieu du XX<sup>e</sup> siècle!

<sup>64</sup> Je fais allusion à l'aménagement muséographique d'origine totalement remanié depuis.

<sup>65</sup> Pour les détails de l'affaire, voir Jura BRUSCHWEILER, *Hodler*, Martigny, 1991 (Fondation Pierre Gianadda).

une œuvre puissante qui place Marignan dans l'actualité de la mémoire au lieu de confiner l'épisode dans l'évocation passéiste. Tout en cherchant à reproduire les phrases de l'*Histoire de la Confédération suisse par Jean de Müller*<sup>66</sup>, Hodler préfigure les attentes de ses contemporains. Ce n'est pas pour rien que sa retraite sera reproduite par tous les manuels et ouvrages de vulgarisation<sup>67</sup> et inspirera directement des pièces de théâtre<sup>68</sup>. Le peintre bernois est sans doute le premier à avoir su rendre ce qu'il convient d'appeler le syndrome Marignan, mélange d'anxiété face aux dangers du monde extérieur, de suffisance quant à sa propre dignité et d'assurance à trouver seul le bon chemin<sup>69</sup>. Ce sentiment trouve un premier terrain d'élection au seuil du XX<sup>e</sup> siècle, notamment au travers de l'historiographie militaire: «Ils battent fièrement en retraite, lentement et en bon ordre, plus semblables à des vainqueurs qu'à des vaincus», écrit le colonel Frey dans un ouvrage à vocation didactique<sup>70</sup>. C'est aussi en 1914 que paraît l'épopée d'Henry Chardon, condensé des topoï de la conscience politique. Le personnage principal explique ainsi à son fils: «Si nous n'avions pas expédié nos baillis, nos princes-abbés et autres, nous serions encore plus misérables qu'eux [il s'agit des sujets du duc de Milan]»<sup>71</sup>. Et dans la bataille, on retrouve selon l'auteur «ces Suisses qu'aucun danger n'arrêtait, qu'aucune puissance au monde ne faisait reculer; ces paysans, ces artisans, ces bourgeois indissolublement unis par l'amour du pays, la solidarité, le devoir. Là-bas dans les villes, dans les campagnes, dans les chalets, ils rentreraient en vainqueurs; non moins

<sup>66</sup> Et non pas, comme on le rapporte trop souvent, de Müller lui-même qui est mort avant d'avoir achevé son travail laissant son récit vers 1500. Voir plus haut la citation exacte qui sert de programme à la peinture de Hodler.

<sup>67</sup> Sauf par les militaires qui refusent implicitement la dénotation exigée par la peinture de Hodler. C'est le cas de Paul DE VALLIÈRE, *Honneur et fidélité. Histoire des Suisses au service étranger*, 1<sup>e</sup> éd., Neuchâtel, 1913, ouvrage pourtant richement illustré, en particulier dans sa réédition de Lausanne 1940. L'iconographie choisie par W. Schaufelberger ne retient pas non plus Hodler, par exemple dans W. SCHAUFELBERGER, «Morgarten (1315) und Marignano (1515)», dans *Allgemeine Schweizerische Militärzeitschrift*, 131 (1965), pp. 667-688.

<sup>68</sup> La retraite de Hodler est expressément mentionnée par Carl Friedrich WIEGAND, *Marignano. Ein Schweizer Volksdrama*, Zürich/Leipzig, 1911 ainsi que par Jakob BÜHRER, *Marignano. Ein ernstes Spiel aus unsern Tagen*, Bern, 1918.

<sup>69</sup> Peut-on s'empêcher de rappeler ici l'étonnante postérité du *Guillaume Tell* (1897) de Hodler dans l'iconographie défensive du XX<sup>e</sup> siècle, que celle-ci réponde à des besoins politiques, idéologiques ou économiques?

<sup>70</sup> Emile FREY, *op. cit.*, p. 437.

<sup>71</sup> Henry CHARDON, *Les épopées suisses. Marignan*, Lausanne, 1914, p. 73.

fêtés, non moins glorieux que ceux de Morat, de Novare, de Morgarten; dignes de leurs femmes, de leurs fils et de leurs aînés»<sup>72</sup>. Mais quand l'adversité semble triompher, au matin du deuxième jour, le cardinal Schiner lance cette étrange prière qui évoque le pouvoir tutélaire des grands ancêtres: «Mânes de nos pères, âmes immortelles des hommes du Grütli, dignes de vous, nous allons vous rejoindre!»<sup>73</sup>. Au-delà de ces envolées lyriques très dix-neuviémistes, la postérité littéraire de Marignan demeure étonnamment riche jusqu'à une période récente<sup>74</sup>.

Toutefois, les virtualités du syndrome, à savoir l'effet Marignan, jouent de manière beaucoup plus contrastée durant les années 1920 puis durant celles de la «défense spirituelle» (années 1930-1940<sup>75</sup>). Certes, le thème de l'invincibilité dans la pire des adversités reste l'une des clefs de lecture de l'histoire helvétique. C'est cependant sous l'aspect inédit de la méfiance face aux formules de la démocratie libérale que le personnage de Schiner revient en force, en particulier à travers Gonzague de Reynold. Parallèlement aux recherches très méticuleuses de Albert Büchi qui campe un personnage attachant et bien de son temps<sup>76</sup>, les dérives idéologiques distillées par l'aristocrate fribourgeois atteignent plus durablement le grand public. «Que n'eussent-ils point réalisé sous la dictature de Schiner!», s'exclame-t-il à propos des Suisses!<sup>77</sup>. Figure charismatique de

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 209. De la même veine épique, Gottlieb FISCHER, *Kardinal Schinner*, Drama in 5 Akten, Aarau, 1901 (l'acte IV se déroule sur le champ de bataille de Marignan). La postérité littéraire du cardinal a été analysée en détail par Albert CARLEN, «Kardinal Matthäus Schiner im Spiegel der Dichtung», in *Blätter aus der Walliser Geschichte*, 14 (1967/68), pp. 61-98.

<sup>73</sup> H. CHARDON, *op.cit.*, p. 227.

<sup>74</sup> Pour mention, la nouvelle «Die Getreuen» dans le recueil de Meinrad LIENERT, *Auf alten Scheiben*, Frauenfeld/Leipzig, 1925; Maria DUTLI-RUTISHAUSER, *Die Fahne der Geschlagenen*, Roman, Einsiedeln/Köln, 1945; Johannes JEGERLEHNER, *Marignano. Eine Erzählung*, Zürich, 1955.

<sup>75</sup> J'étends à dessein la durée de la période même si la notion de Défense spirituelle au sens étroit n'apparaît qu'en 1938.

<sup>76</sup> Albert Büchi a consacré près de vingt-quatre ans à ses travaux sur Schiner. Le premier volume de son œuvre est paru en 1923, le second est posthume et date de 1937: Albert BÜCHI, *Kardinal Matthäus Schiner als Staatsmann und Kirchenfürst*, t. 1 et t. 2, Zürich, 1923 et Fribourg, 1937.

<sup>77</sup> *Kardinal Matthäus Schiner*, hrsg. von den beiden Gesellschaften für Geschichte des Kantons Wallis. Einleitung von Gonzague de Reynold, Genf, 1923, p. III. Voir ce qu'en dit A. Mattioli dans un livre remarquable d'intelligence et de nuances. Voir Aram MATTIOLI, *Zwischen Demokratie und totalitärer Diktatur. Gonzague de Reynold und die Tradition der autoritären Rechten in der Schweiz*, Zürich, 1994, p. 151.

la renaissance d'une forme d'Etat catholique à l'intérieur, Schiner aurait en plus un destin européen propre à la «restauration de l'Europe chrétienne»<sup>78</sup>. Avec lui, «la grandeur devient possible». Et de poursuivre: «Lorsque la Suisse est entraînée dans les affaires d'Europe, c'est généralement contre son gré, comme celui qui est tombé dans le fleuve et qui s'efforce de nager pour regagner la rive. Une seule fois dans notre histoire, un Suisse est apparu qui a voulu faire l'Europe, qui a dirigé la politique européenne, qui a pris l'offensive, qui a entraîné les Suisses et qui, lorsque les Suisses l'eurent abandonné, a continué tout seul: Schiner»<sup>79</sup>. Une idée que Wilhelm Ebener diffuse lui aussi en version allemande cette fois avec Schiner «au gouvernail de l'Europe»<sup>80</sup>. La difficulté vient de ce que l'aventure a échoué avec Marignan et que tous ne sont pas convaincus d'un avenir autoritaire pour la Confédération.

Voilà pourquoi la thèse historique usuelle du repli après 1515 va subir une tentative d'aggiornamento assez profonde. D'une part, il n'est pas de bon goût d'évoquer une défaite et, de l'autre, on ne saurait oublier que Marignan marque le début d'une ère de divisions, celle des discordes confessionnelles. Ce que Paul de Vallière ressent en écrivant: «La bataille de Marignan, qui du point de vue militaire, fut à peine une défaite, a été pour la Suisse une catastrophe»<sup>81</sup>. Dès lors, tous les ténors de la Défense spirituelle vont chercher à reporter la tradition de la neutralité sur 1481 en déclassant par conséquent 1515. Aussi la quête du personnage charismatique se déplace-t-elle sur Nicolas de Flue<sup>82</sup>. C'est d'ailleurs sa main protectrice que des soldats mobilisés en 1940 dans le Jura ont vu se déployer à travers le ciel. Un article anonyme publié dans un ouvrage collectif des milieux proches de la Ligue du Gothard résume bien le nouveau cours de l'histoire suisse. «Les historiens peuvent épiloguer sur l'origine

<sup>78</sup> Gonzague DE REYNOLD, *La démocratie et la Suisse*, Bienne, 1929, p. 151.

<sup>79</sup> Gonzague DE REYNOLD, *Cercles concentriques*, Bienne, 1943, p. 165.

<sup>80</sup> Wilhelm EBENER, *Am Steuer des Abendlandes, eines Kämpfen Gottes und der Heimat Leben und Sterben. Geschichte aus der Vorreformationszeit*, Radolfzell a. Bodensee, 1933.

<sup>81</sup> P. DE VALLIERE, *op. cit.*, p. 162.

<sup>82</sup> Voir par exemple la dramatique de Denis DE ROUGEMONT, *Nicolas de Flue*, Neuchâtel, 1939. Il s'agit d'un *Festspiel* avec musique de Arthur Honegger pour l'Exposition nationale de 1939. De son côté, Gonzague de Reynold refuse de transformer Nicolas de Flue en patron de la neutralité et de l'opposer ainsi à Schiner. Voir *Kardinal Matthäus Schiner, op.cit.*, pp. VI-VII. Sur le rôle mythique de Nicolas, voir Urs ALTERMATT, «Niklaus von Flüe als nationale Integrationsfigur. Metamorphosen der Bruder-Klausen-Mythologie», dans *Revue d'histoire ecclésiastique suisse*, 81 (1987), pp. 51-82.

de la règle fondamentale qui régit notre statut diplomatique. Les uns l'attribuent à la bataille de Marignan, en 1515. D'autres la font remonter à la Diète de Stans, en 1481. Pour nous, nous n'hésitons pas à adopter, sur ce point, le point de vue développé par M. le conseiller fédéral Pilet-Golaz dans le beau discours qu'il a prononcé le 1<sup>er</sup> août 1940». Et de citer le texte du président de la Confédération: «Nicolas de Flue ne prononça pas le mot, mais il définit la chose: ne nous mêlons pas aux querelles étrangères. Ses contemporains ne comprirent pas immédiatement. Il fallut la dure leçon de Marignan pour ouvrir les yeux. Ils ne doivent plus se refermer»<sup>83</sup>. Dans le même ouvrage, Théophile Spoerri estime que les paroles de Nicolas ont été «contresignées par le sang de la défaite de Marignan»<sup>84</sup>. A cette opération de redressement historique sans précédent, la propagande de la Section Armée et Foyer de l'Adjudance générale a très largement contribué. Il nous est resté un certain nombre de canevas de conférences préparés par ce service de l'armée durant la guerre. Dans le plan de la causerie N° 2 consacrée à l'ardeur des Suisses au combat, Marignan n'apparaît pas dans la liste des batailles héroïques où les Suisses se heurtaient à des forces supérieures en nombre<sup>85</sup>. C'est surtout la causerie N° 32 qui se démarque de l'interprétation dominante selon laquelle Marignan a contraint les Suisses à la neutralité: le véritable tournant de «notre histoire» doit plutôt être situé en 1481 quand les Suisses ont décidé de demeurer un petit Etat<sup>86</sup>. Le discours est limpide: la politique de neutralité n'a pas été imposée de l'extérieur; elle résulte d'un choix dicté par l'évolution intérieure.

L'orage de la guerre passé, 1515 reprend sa place de césure majeure que les célébrations inattendues du 450<sup>e</sup> anniversaire viennent conforter. En 1965, le livre officiel reprend l'essentiel des poncifs: Marignan, «tournant de notre Histoire» révèle les faiblesses de la Confédération. 1798 est la «démonstration tragique» qui renouvelle le drame alors que 1848 apporte les solutions. De plus, «le fil secret et mystérieux d'une sagesse» court de Marignan à Solférino et à la fondation de la Croix-Rouge. Dans le genre amalgame, peut-on faire mieux<sup>87</sup>? Les érudits italiens ne sont pas en reste

<sup>83</sup> Th. SPOERRI e.a., *La Suisse forge son destin*, Neuchâtel, 1942, p. 326.

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>85</sup> La plupart de ces textes sont conservés aux Archives fédérales (Berne) sous la cote E 27, 9066 Wehrbriefe, Plans de causerie. Ici, il s'agit de «Wehrbrief Nr. 2 Eidgenössischer Kampfgeist».

<sup>86</sup> «Wehrbrief Nr. 32 Die schweizerische Neutralität».

<sup>87</sup> Georg THÜRER, *Marignan. Tournant de notre histoire. Pour le 450<sup>e</sup> anniversaire des événements de la mi-septembre 1515. Signification d'une défaite*, Zurich, 1965.

avec un livre illustré très attentif à situer les événements dans le territoire, à les inscrire dans un contexte italien et à retrouver les traces de la bataille<sup>88</sup>. Les militaires suisses, les seuls à n'avoir jamais cessé de célébrer l'événement, reprennent une nouvelle fois les leçons tactiques de l'aven-ture, soit l'erreur magistrale qui a consisté à ne pas attaquer les Français dans les Alpes où les Suisses auraient eu l'avantage du terrain, des considérations qui demeurent selon eux d'une évidente actualité<sup>89</sup>.

La mémoire prend encore d'autres formes. A l'initiative de la colonie suisse de Milan, le hameau de Zivido proche de Marignan (soit Melegnano dans la toponymie moderne) est le théâtre d'une cérémonie du souvenir. En septembre 1965, une délégation de personnalités civiles, religieuses et militaires emmenées par l'ancien conseiller fédéral Etter inaugure devant la petite chapelle locale, en présence des autorités italiennes, un monument du sculpteur Josef Bisa. Sur ce bloc de granit de trois mètres de large, deux guerriers terrassés et une petite phrase d'es-poir: «Ex clade salus». Pressenti pour participer à la célébration, Charles Journet, le troisième cardinal suisse depuis Schiner, décline l'invitation en écrivant au président du Comité Pro Marignano: «Cette tragédie, où ne manquèrent ni la gloire ni l'héroïsme de nos compatriotes, mais qui désormais leur fermait la voie des conquêtes et des rêves de la volonté de puissance, était l'événement par lequel Dieu les ramenait comme de force sur les chemins de lumière que leur avait tracés, trente ans plus tôt, saint Nicolas de Fluë, pour qui Matthieu Schinner avait une grande vénération»<sup>90</sup>. Ce rapprochement entre l'ermite du Ranft et le dignitaire valaisan n'est pas le seul aspect inédit de l'anniversaire. En effet, la presse qui donne largement audience à l'événement nuance aussi la tra-dition. Marignan, pour le *Journal de Genève* ne signifie pas «pour au-tant, comme on l'a parfois prétendu, une retraite de l'histoire du monde»<sup>91</sup>. La *Tribune de Lausanne*, sous le titre «La Suisse et le monde», relève aussi les «suites constructives» de la défaite, à savoir les «services que peut rendre aux nations également amies de la Suisse sa neutralité per-pétuelle» et le fait «que la Suisse peut avoir, aujourd'hui, un rôle à jouer,

<sup>88</sup> Giuseppe Gerosa BRICHETTO, *La Battaglia di Marignano. Uomini e tempi delle calate dei Francesi sul ducato di Milano*, Milano, 1965.

<sup>89</sup> Karl WALDE, «Marignano», dans *Allgemeine Schweizerische Militärzeitschrift*, 131 (1965), pp. 517-520.

<sup>90</sup> Berne, Landesbibliothek, Ms Aq 149 a, Lettre du 19 août 1965. Rappelons que l'une des églises du Ranft a été consacrée par Schiner.

<sup>91</sup> *Journal de Genève* du 13 septembre 1965.



qu'elle le joue en Europe et dans le monde, et pas uniquement par le truchement de la Croix-Rouge»<sup>92</sup>. La *Neue Zürcher Zeitung* renchérit en rapportant les propos des discours de circonstance: les petits pays ne peuvent rivaliser avec les grands que par des œuvres de paix. Parmi elles, le grand projet d'avenir qu'est l'unité de l'Europe<sup>93</sup>.

Tel est le nouvel enjeu de Marignan depuis une trentaine d'années. Le dynamisme du conseiller fédéral Max Petitpierre après 1945 a préparé une réorientation de la politique extérieure vers plus d'ouverture. Membre fondateur de l'Association européenne de libre-échange en 1959, la Suisse a adhéré au Conseil de l'Europe en 1963 avant de conclure en 1972 avec la Communauté un accord de libre-échange. Ce souffle nouveau, les propos cités ci-dessus le respirent. C'est dans ce contexte également qu'il faut comprendre l'avant-propos que Maurice Zermatten compose pour la publication de sa pièce de théâtre sur Marignan en 1963: «Prenant exemple des Romains et de Charlemagne, Mathieu Schiner voulut faire l'Europe. J'ai rêvé son espoir. Je l'ai vu se casser à Marignan. J'ai vu la Réforme achever de détruire une entreprise que bien des hommes ressuscitent aujourd'hui. *Faire l'Europe!* N'est-ce pas une expression de notre vocabulaire quotidien?»<sup>94</sup>. Ou encore sur le mode dédramatisant, Denis de Rougemont, attentif aux règles de la guerre du XVI<sup>e</sup> siècle – la guerre, un «sport brutal mais noble» –, replace l'enjeu à son véritable niveau: Marignan devient une sorte de match de football et pourquoi pas une sorte de coupe d'Europe des champions<sup>95</sup>.

Si la transmission du souvenir de la guerre italienne se modèle sur les interrogations du présent, il n'y a rien d'étonnant à ce que la bataille des géants ne serve de support aux inquiétudes identitaires dont les intellectuels de ce pays se sont fait une spécialité depuis le début des années 70. Aucun n'est allé aussi loin en ce domaine que Hans Rudolf Hilty dans l'entreprise de déconstruction de l'image héroïque. Pour prendre de la distance, il remplace à dessein Marignan par Melegnano. Le texte fameux qui inspira Hodler devient la production d'un historien puritain (Glutz-Blözheim) à moins qu'on attribue la description de François I<sup>er</sup> le «playboy» à l'influence des notes préparatoires de l'homosexuel notoire qu'était Jean de Müller. L'iconoclaste passe sobrement sur l'épisode de la retraite, excluant tout pathos hodlérien pour risquer des rapprochements hasardeux: par

<sup>92</sup> *Tribune de Lausanne* du 19 septembre 1965.

<sup>93</sup> *Neue Zürcher Zeitung* du 14 septembre 1965.

<sup>94</sup> Maurice ZERMATTEN, *La Rose noire de Marignan*, pièce en 5 actes, Bienne, 1963.

<sup>95</sup> Denis DE ROUGEMONT, *La Suisse ou l'histoire d'un peuple heureux*, Paris, 1965, p. 48.

pèlerinage d'Einsiedeln interposé, le choix du début septembre pour la date du Jeûne fédéral ne serait-il pas une lointaine expiation de l'aventure milanaise<sup>96</sup>?

Plus proche de nous et dernier avatar de cette mémoire devenue objet d'histoire, le retour en force du réflexe hérissé. Il a été, à l'heure du débat européen, en contrepoint aux appels officiels à l'ouverture, l'un des thèmes rebattus du 700<sup>e</sup> anniversaire de la Confédération<sup>97</sup>. En effet, l'idée a rebondi selon laquelle chaque fois que la Suisse est partie à la rencontre de l'Europe, l'aventure s'est soldée par un traumatisme. Voyez les Helvètes humiliés par César et les Suisses taillés en pièces par François I<sup>er</sup>. Depuis le vote malheureux du 6 décembre 1992, tous les clichés reprennent du service.

Indépendamment de la votation sur l'EEE, le Musée national suisse avait déjà programmé pour l'automne 1992 une exposition intitulée «Sonderfall? La Suisse entre le Réduit national et l'Europe». Dans la grande salle des fresques de Hodler, on osa une saisissante actualisation du syndrome: «Ironie de l'histoire, la bagarre politique qui nous attend aujourd'hui puise justement ses racines dans cette première restriction, illustrée par Hodler, que se sont imposés les Confédérés lorsqu'ils se sont repliés dans la neutralité en 1515: jamais l'avenir de la Suisse ne fut aussi ouvertement mis en jeu... entre le Réduit national et la Communauté européenne»<sup>98</sup>. On assiste bel et bien à un retour en force d'une interprétation réductrice de Marignan, celle de la polarisation entre deux attitudes simplistes: ouverture ou repli. C'est dire aussi la pauvreté du projet politique et le manque d'imagination de la classe politique qui se retrouvent entre autres dans ce commentaire du président de la Commission des Affaires étrangères, le conseiller national radical thurgovien Ernst Mülleman, à l'annonce de l'accession de l'Autriche à l'Union euro-

<sup>96</sup> Hans Rudolf HILTY, *Risse. Erzählerische Recherchen*, Bern, 1977, pp. 113-280 («Es wurde geweint. Materialien zum Match von Melegnano 1515. Notizen einer unvollendeten italienischen Reise 1976»). Précisons que la tradition du Jeûne fédéral n'a strictement rien à voir avec Marignan. Voir Rosa SCHAUFELBERGER, *Die Geschichte des Eidgenössischen Bettages mit besonderer Berücksichtigung der reformierten Kirche Zürichs*, Zürich, 1920.

<sup>97</sup> Voir sur ce thème François WALTER, «1291-1991: Présence et absence de l'histoire. La Suisse en vacances de l'histoire», dans *Actes de l'Institut national genevois*, NS, n° 34, 1991, pp. 105-118. Voir aussi Guy P. MARCHAL, «Das Schweizeralpenland: eine imagologische Bastelei», dans *La Suisse imaginée. Bricolages d'une identité nationale*, Zurich, 1992, pp. 37-49.

<sup>98</sup> Hans-Peter BRUNNER, «Histoire, actualité et perspectives de la neutralité suisse», dans *Sonderfall? La Suisse entre le Réduit national et l'Europe. Une exposition du Musée national suisse*, Zurich, 1992, pp. 47-57.

péenne: «Les Autrichiens n'ont jamais eu le courage de rester petits comme les Suisses après Marignan»<sup>99</sup>.

En somme, ce n'est pas tellement sur la trame narrative que se joue la construction de la mémoire de Marignan. Bien sûr, le succès du roi François I<sup>er</sup> et surtout l'épisode de la retraite ont suscité un remaniement des souvenirs, constitutif d'une mémoire folklorisée. On est loin cependant des «fables de la mémoire» analysées de manière exemplaire par Lucette Valensi à propos d'une autre bataille mythique, celle d'Alcácer au Maroc en 1578, la fameuse «bataille des Trois Rois»<sup>100</sup>. Les multiples réfractions de 1515 combinent plutôt le souvenir traumatisant avec la leçon morale ou politique qu'il faut en tirer. Les variations portent sur l'impact de la défaite, ce traumatisme dont parlent encore aujourd'hui les observateurs de la réalité helvétique<sup>101</sup>. De ce point de vue, l'événement est lu comme un arrêt de l'histoire, interprété de manière différenciée, il est vrai, en fonction des usages sociaux que l'on attend de la glorieuse défaite. Ce sont logiquement les XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles qui ont su récupérer dans des contextes très divers la substance nationale de l'événement.

En définitive, on peut raisonnablement se demander si dans le cas suisse, Marignan ne fonctionne pas comme «lieu de mémoire», au sens de Pierre Nora. Ne peut-on pas y voir cette «unité significative, d'ordre matériel ou idéal, dont la volonté des hommes ou le travail du temps a fait un élément symbolique du patrimoine mémoriel d'une quelconque communauté»<sup>102</sup>? Nonobstant le destin du support matériel, ce champ de bataille que l'on n'a pas réussi à sauver et qui, malgré la tentative de 1988, va probablement disparaître sous la poussée sacrilège de la banlieue milanaise, les traces de l'événement ne cessent de produire des réemplois. Les références récentes viennent confirmer l'intuition première. Plus qu'une simple transmission d'une tradition, c'est la remémoration sans cesse réélaborée qui place Marignan dans nos lieux de mémoire au même titre que le Rütli ou le Gothard<sup>103</sup>.

<sup>99</sup> Déclaration à la télévision suisse le 2 mars 1994.

<sup>100</sup> Voir le beau livre de Lucette VALENSI, *Fables de la mémoire. La glorieuse bataille des trois rois*, Paris, 1992.

<sup>101</sup> Par exemple B. SARTORIUS, *op. cit.*, p. 70.

<sup>102</sup> Pierre NORA, «Comment écrire l'histoire de France?», dans P. NORA (dir.), *Les lieux de mémoire. III. Les France. 1. Conflits et Partages*, Paris, 1992, p. 20.

<sup>103</sup> Sur le paysage suisse comme lieu de mémoire, voir François WALTER, «La montagne des Suisses. Invention et usage d'une représentation paysagère (XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)», dans *Etudes rurales*, n° 121-124, 1991, pp. 91-107.